

# TROISIÈME ÂGE

*(presque une dédicace)*

I

Ô fantôme lucide que j'ai fui  
toute une vie  
refusant d'accepter venue de toi  
la voix que des débris tu forgeas

Ô inventeur de toiles Joueur  
de son propre écartèlement  
Ô sublime corrompu corrupteur  
indigène du chaos, de la mesure

t'invoquer à présent si platement  
– est-ce donc me lire au fil des luttes  
que le vent a emportées  
ou m'avouer vaincu enfin?

Mon ennemi caché dans la mémoire  
qu'en moi et contre moi j'ai protégé  
Mon secret prodige qui as fermé  
tous les chemins du seul fait de les ouvrir  
qu'est-ce donc que ce charme et ce tourment?

Par d'étranges langues j'ai cherché les voies  
qui t'évitaient J'ai démonté tes trucs J'ai réduit  
tes séductions à de vaines constructions d'humeur malade  
Et vois à quoi ça m'a mené, humilissime et converti

Je ne suis même pas ton ombre Mais comme toi j'ai laissé  
en mille miroirs brisés mon âme répartie  
et sur la trace de ce que j'ai en toi le plus refusé  
inconnu je demeure ici éternel résident  
du dispersé

II

*(presque une autre encore)*

Je m'obsède de toi qui vivais ici même toujours en forêt  
quelque part non pas entre des livres mais avec des livres de tous âges et pays  
car tu amassais le pain commun en plein air aussi et tu le mangeais  
et marchant avec nous tu restais toujours toi seul

Avec toi la lutte avait un air lugubre et de fête  
Tu étais un taureau déboulant gaiement dans la clairière  
Adossé à un chêne rêveur tronc nu  
Hiver comme été sous les branches séculaires tu écrivais  
et tout ce que tu as écrit est racine

De ta douleur tu as fait un drapeau  
de ta rage et de ton rire un fusil  
de ta propre chair un bûcher  
affolant les confins de l'arrière-garde

car chez les hommes soulevés tu ne voulais  
ni le dernier rang ni le premier  
Ainsi qu'un poing serré voilà comment tu nous voyais  
avancer  
Et là-bas parmi les arbres tu appelais  
et tu chantais en amadouant des bêtes fabuleuses  
couronné de balles et de roses

Sur la rumeur des eaux altières  
d'au-delà de la jungle de nous-mêmes tu appelles

### III

Parmi les arbustes de l'automne  
je me découvre une arme posée sur mes genoux

Alentour un éveil pâle et langoureux  
contre le sommeil  
du temps rongé inutilement

J'ai du sang  
sur les joues et les orteils

Mais ce n'est pas là que ça fait mal

### IV

Qu'il était beau le bateau  
et secrète la lagune  
feuilles mortes et limons  
fluides paroles de l'eau

Il n'y avait pas encore ni océans ni continents  
Juste des mots murmurants et l'arc  
imaginaire de la voile qui se gonfle

C'était la seule fraîcheur dont nous partions  
la luzerne mythique des arcanes

c'était ne point pouvoir imaginer  
qu'un jour la seule mémoire de cela  
chagrinerait

### V

Quelles forces centripètes traînons-nous  
en nous contre ce qui rêve en nous une nature plus autre?

Lentement à bras le corps nous la transformons

Mais ce que nous en avons changé ne change point  
car elle en est aussi captive

## VI

Ciel aux cris étonnants qu'ont gardés les échos de la mémoire  
de chagrins tourmentés qui répugnent à se montrer  
Charges massives de bâtons dans la nuit contre des têtes et le reste  
Rageurs coups de fouet aux cales des navires naufrageant  
déchirant de haut en bas l'horizon en des éclairs noirs de victoire

Un homme n'a que deux bras et toute sa vie il laboure  
la terre d'autrui et il meurt souvent sans un mot  
de protestation

## VII

Hurlement rauque d'appel  
dans la brume du fleuve

Un bateau sera  
quelque part où  
il n'appartient pas

Dans l'opacité qui le cache  
il a perdu le fil  
de l'horizon et nul ne lui répond

sinon moi qui suis à bord  
sans savoir où il est

## VIII

Devant le parc aux vieux arbres sans feuilles  
immense et à moitié seigneurial comme s'il était plus qu'un souvenir  
j'écris

Ou j'imagine que j'écris  
regardant vers le fond des images qui se mêlent entre les troncs  
brumes ou fumées à toute discrétion indifférentes

Dansent-elles ou s'échappent-elles comme des bulles  
sur les eaux peu transparentes?

Écrivant de mes yeux distinctement j'entends des voix qui perdurent  
ou se détruisent elles-mêmes  
et elles seules ourdissent ce précaire secours  
ce recours que je saisis et auquel je dois  
de simuler que ne vois pas l'ombre qui vient

## IX

Une feuille? Des pas? Un bruissement  
imaginaire? Entêtement  
à croire qu'il y a encore quelqu'un? l'heure? le jour?  
Automatismes du délire? Rien?

X

Tant de gens assis dans cette pièce déserte  
D'autres debout contre la cheminée tournant le dos à la fenêtre  
Ils ne s'entendent c'est clair que parce que jamais ils ne se sont rencontrés  
Ils entrent et sortent par la porte toujours ouverte  
Et je remémore avec eux des choses qui ne sont pas passées  
ce que la vie n'a pas été qui est ce qui brille en elle

XI

Cette main qui insoumise se soumet  
à ce savoir à peine par où elle va  
quelle force la traîne et chauffe encore?

Ce qui l'attire  
elle-même le détruit

Ce qui la blesse  
la pousse à l'aventure

Elle hait la norme  
et ne cesse de l'inventer

comme si la liberté qu'elle cherche  
seul le cachot pouvait permettre  
de la respirer

XII

Où t'ai-je vu regard  
d'assentiment troublé?

Où t'ai-je vu sourire  
connivent de qui sait et cache?

Où t'ai-je vu geste  
de départ ou de très triste arrivée?

Quand ai-je entendu tout ce silence qui nous mouille  
de cette fulguration imprécise  
qui souffle dans les après-midi sans vent?

Dans l'ombre passent des gens chargés  
d'explosifs peut-être  
ou de clair de lune

Ils marchent sur des feuilles et une rumeur de fin  
de quelque chose me répond

Oh rapidité brave et bouleversée  
qui s'entreprégarde muette  
sans même brouiller l'air serein  
dans lequel je me cache aussi

Je me rappelle ou je découvre  
ce que j'ai étouffé en moi?

XIII

Contre la fenêtre à guillotine  
qui donne sur la montagne et sur les longs sentiers de la mémoire  
à présent je vois en moi cette table blanche et estompée  
avec une machine à écrire dessus

La machine sur la table

Et autour  
la grande fête des papiers qui s'étaient au hasard  
Ce sont des arbres courant des plages des visages des voix des rues des nuages  
la paix et la lutte

Dans le silence troué par les touches soudain hésitantes voire muettes  
oublieuses du fil de l'histoire

flairant la surprise  
redoutant sa perte

Je vois ou je suis cette très vieille fenêtre  
aux rideaux de mousseline  
ondoyant à peine sous un petit vent vague et lent  
et auprès d'elle ce plateau  
blanc et ouvert à un temps qui ne passe pas  
car le clavier le redécouvre et l'invente  
et les heures tombant jamais ouïes  
et la brise de la mer qui n'était point  
et toutes les paroles de personne n'entendant  
qui dessinaient sur la table leurs échos de grotte  
dans le va-et-vient du curseur la tissant

Nous allions alors pieds nus de par les îles  
en quête des rochers à secret  
ou main dans la main l'eau jusqu'à l'aïne  
ouvrant notre poitrine contre le froid et la peur

car là se mélangeaient dans les recoins de brume  
les bouches assoiffées de chercher jusqu'au fond  
et le feu de l'espérance clandestine  
des camarades lâchés de par le monde

Alors ou à présent les mains immobiles sur le clavier  
voici qu'un air de signe assombrissait la salle  
les pas de quelqu'un qui part ou revient  
un rire terne et bref décroissant

et cela suffit  
à la sourde alarme qui se traîne  
jusqu'à la touche en suspens  
entre l'avenir et ce qui est dans le présent  
et cette lumière rare et claire qui n'est plus ou qui jamais ne fut

#### XIV

Battement d'ailes affolé dans la forêt  
Voix si indistincte que nulle voix ne la dit  
Jaillir de presque rien qui est tout ce qui nous reste

Terne dorure de vieil encadrement

#### XV

Quand les mots ouvrent des canaux de transparence  
entre les îles fermées d'aigreur ou désespoir de notre solitude  
une joie toujours nouvelle ouvre grand toutes les portes vers le soleil  
et aussitôt je reviens entier aveugle d'impatience  
là où mille fois j'ai juré de ne pas retourner

Ouvert en tournesol  
le cœur s'éblouit

C'est comme respirer

#### XVI

Maintenant on voit mieux le plus distant

C'est là que scintillent les sentiments  
oubliés  
émergeant de la nuit comme qui  
doucement frappe à la porte  
sans personne  
qui l'attende

Son heure  
morte gît et pourrissant sous la mousse des temps  
révolus

Mais de la distance muette qui désormais scintille  
un réveil têtu se dénoue vient  
et tel un éclat de verre blesse

#### XVII

Dans la grande conque de la nuit la bicyclette  
et avec elle un déplacement blafard

Les pendules s'arrêtent pour voir ce qui se passe

Après seulement le feu jaillit des toits  
en ses jeux croisés  
tels des grilles descendant pour encercler la route

Volent des oiseaux épouvantés  
Le bois frissonne de peur  
La fusillade s'exacerbe

Mais le blanc qui vole et blêmit  
aux confins de l'aube  
n'est point celui d'une rose qui s'effeuille

Secrète allégresse

## XVIII

Il vient en un silence de pieds nus  
dans la nuit            Il apporte comme un toujours un vieux cartable noir  
plein à craquer        Ce sont des rêves            inflammables

Agile il glisse sur la lame du tracas  
car faire et défaire l'ombre l'y contraint

Seule la joie intérieure est telle qu'il ne sait où la mettre  
pour la cacher

Nous sommes si forts et si faibles!

## XIX

Et d'autres qui arrivaient transportant dans le noir  
force cartes d'identité forgées  
chargée de risque la clarté  
des millions d'étoiles de l'avenir

Ils venaient de loin avec le pain et le vin  
qui manquaient dans leur patrie et assez  
de fermeté pour garder allumée  
l'âme de ceux qui tombèrent en chemin

Ils venaient sales de leur marche transformés  
d'avoir mal mangé et mal dormi  
L'affairement de persécutés persécutant  
les changeait en éblouissants éblouis

Ô camarades de ce temps quand  
tout autour il n'y avait que danger  
et chaque ami était un ami  
et notre vie ombre devenant clarté

## XX

Avoir peur est propre de l'homme

Le courage n'est guère que savoir la traverser  
et d'aller avec contre les forces qui la consomment  
ayant encore et toujours peur de le montrer

## XXI

Aujourd'hui les pinèdes ne sont pas comme cet autre embrumé  
vu de dedans par la vitre embuée de la fenêtre  
que je nettoyais de la main pour me croire au-delà  
sur le sentier de l'école à une demie lieue

Le feu allumé Ma mère transie de froid et corrigeant  
d'éternelles quadruples croches qui auraient dû être des croches  
et moi toujours ailleurs ignorant tout encore des villages  
et ce qui par-dessus entre les pins se mettait en route

Sérénité éblouie devenue douloureuse à présent  
et pourtant toute la lumière tient en ce rappel de la main nettoyant  
Celle-là la maison submergée sous la feuillée vermoulue des ans  
où loin de tout j'aurais écrit non pas des livres mais le livre

Si au moins cette machine était silencieuse...

## XXII

De ce qui ne reviendra plus sourd un autre plaisir  
une saveur de savoir que ceci nous suffit  
Seuls sur l'île où nous enferme la tombée naturelle de la nuit  
écoutant ce qui heure après heure s'éloigne sans rumeur

Un détachement tranquille voulant encore  
sans frissons d'incertain ou d'imprévu  
Un heureux découvrir le découvert survenant  
Un repos d'amour encore aimant

Si peur de ceci et de ceci seulement  
Vitre qui s'embue tout doucement



## XXIII

Ô fraîcheur  
des couloirs invisibles des années

tu suintes  
des recoins moisis qui ne voient pas le jour  
une douce ivresse irrésistible  
qui n'est possible  
qu'après la longue traversée  
en commun de rêves cauchemars brumes  
désenchantements

et tu t'appelles tendresse

## XXIV

Translucide tendresse

Rapide et doux  
affleurement de doigts

Haleine lumineuse entre bosquets  
dont naissent et croissent des feuilles sinueuses et si belles  
comme si notre éblouissement était  
une arabesque de Matisse

Rira  
celui qui lira ceci

sans savoir  
que ces feuilles s'étirent se mettent en quête  
quand tu y poses les doigts

## XXV

À présent nous sommes en paix  
sachant simuler l'oubli

assis

les yeux dans le vent  
de dehors jeté vers avant  
nous les mains tombées  
sur les genoux mais en rien suppliantes  
juste évanouies

conformés  
à ne pas se conformer

résignés  
à attendre sans attendre

comme si tout n'était qu'un immense ça ne fait rien

## XXVI

Et soudain cet  
te suffocation

cet indi  
cible extinction

cette alarme  
cet affolement

Cauchemar auguré  
qui passe comme il vient  
ou qui passe à présent

Mais je ne sais ce  
qui annon  
ce ou ce qui res  
te et quand vien  
dra cette main  
de glace

## XXVII

Toute notre vie voracement nous creusâmes de nos ongles  
des souterrains de ténèbre jusqu'à la lumière  
Mais dès que nous la découvrîmes aveuglés  
de lumière nous fîmes une ténèbre plus grande encore

Quelle lumière est-ce donc ce non voir à qui l'on parle  
et qui nous dit cet oubli en cours  
la demeure en commun que nous tenions  
quand elle n'était qu'ardeur et doigts nus

Entre ce qui fut et ce qui est déjà un store a baissé  
de déception ou de stupeur pourrissante

Quant à savoir on sait seulement où l'on n'est pas

## XXVIII

Cartouchière de fleurs en bandoulière  
comme il s'exposait comme il riait  
défendant pied à pied le sol  
de notre fantaisie

## XXIX

Je le vois au fond d'un tunnel de loin en loin  
si enfoncé dans sa vie que je ne sais quel est  
le fil de feu jadis toujours brûlant  
qui nous dérobe à cette clarté

souvent près de la porte d'une église  
un coin de rue désert ou bien bruyant  
où nous échangeons un paquet ou une rose  
et nous fuyions très vite mais en mettant du temps

l'heure était prévue à la minute près  
prévus l'air solennel ou la mine radieuse  
sur une carte apprise par cœur le trajet d'ombre  
dessiné pas à pas comme s'il fallait flairer

Ce n'est pas le temps qui change      Ce sont les gens les choses les lieux  
Il passe sans me voir      Moi aussi je fais semblant et je m'en vais  
Nous avons côte à côte si souvent risqué la vie  
et je ne sais même pas son nom

## XXX

*(rencontre avec António Aniceto Monteiro)*

Trente années après  
un long exil et à la veille d'un autre possiblement  
nous avons voyagé ensemble  
dans le futur du passé  
sur fond d'espoir embué

Cela fait trente ans ou était-ce hier encore?  
La même enfance dans le regard fait que ne comptent  
ni douleur ni fatigue ni froid

La mort rôde mais qu'elle attende      Rallumé  
le très vieil élan vers l'impossible  
chante en sourdine dans ce vol désemparé

Est-ce encore la lutte cette ferveur cette étreinte?

Camarade      Camarade

## XXXI

Je demande l'heure dans la rue pour voir  
si ces gens ont une voix

Le premier fuit du regard et ne répond pas  
Le second presse le pas sans savoir  
si je demande la bourse ou l'aumône  
Le troisième n'a pas de montre du moins à ce qu'il paraît

Qu'est-ce qui est tombé sur nous  
dans ce grand écart  
entre un temps déjà mort et un autre qui se cache?

### XXXII

Les yeux Les yeux c'est ce que je trouve le plus étrange  
Ce sont eux qui me font le plus mal  
flasques miroirs qui détonnent  
dans la surprise enjôleuse  
qui n'en finit pas

Ces yeux devenus si doux qu'ils peuvent meurtrir  
Ces yeux devenus si simplement avides et douleur absente  
Ces yeux devenus si autres de n'être pas là

Ils ouvrent une paie dans l'âme  
qui ne saurait guérir

### XXXIII

Pire que ne pas chanter  
est chanter sans savoir ce que l'on chante

Pire que ne pas crier  
est crier simplement parce qu'un cri s'élève quelque part

Pire que ne pas marcher  
est marcher derrière quelqu'un qui commande

Sans amour et sans rage les drapeaux ne sont que tissu  
que seul le vent électrise  
en un tumulte tapageur  
de leurre

La Révolution  
ne se bureaucratise pas

### XXXIV

Combien savent  
que c'est une veillée d'armes d'un autre type que nous vivons?

Détachés de ce qui se passe sous notre peau nous recevons  
le message de mains fatiguées qui dégoulinent  
de silence et de tristesse

Le lisons-nous?

Nous nous attardons à table  
nous projetons  
des vacances et des vies que nous méprisons chez autrui

tandis que des armes pêle-mêle tiennent à peine  
dans des sacs que nous transportons invisibles à nos yeux  
et nocturnement attendent toujours

XXXV

Paroles de goudron écrites au faisceau de lumière sur le mur  
déjà librement  
et un fil de sang à leur côté  
coulant jusqu'à la chaussée

Ici est mort pour ce qui il y avait en elles  
d'avenir  
quelqu'un qui avait le cœur  
sur la main  
et le donnait à tout le monde

XXXVI

Ce regard tiède  
tel un couteau caché  
s'élançant de biais

Ce demi rire onctueux  
ruminant  
sa chique d'intrigue

Cette lueur bistre de couleuvre rampant  
entre les dalles dans le four  
de l'imprudente pureté qui l'abrite

Cette chaleur de teigne  
qui indemne pourrit l'espoir germant  
et salit la vie

XXXVII

*(mars 1978)*

Quelle nausée      Ce sont des carcasses  
de gens morts du dedans  
Ils cachent des glaires poisseuses  
qui empestent tout le paysage

Ce sont des vautours pelés ce sont des masques  
aux yeux vitrés par l'intention  
ce sont des bouses de sang et le centre  
dont sourd la corruption  
Et si jamais ils ne seront bourreaux  
c'est que le courage leur fait défaut

La peur les rend silencieux  
mais hardis dès que l'on tourne de dos

Ils sont agis par des haines et des dégoûts  
des flatulences d'ambition  
acerbement étriqués  
timides et boursoufflés

Ce sont des briseurs de grève des espions  
tout fiers d'être piétinés  
ils secrètent des épidémies  
de honte Ce sont des choux  
en cravate bouffés par la gangrène  
Ce sont des poux ce sont des poux  
ce sont des poux

XXXVIII

*(même date)*

Oh quelle petite odeur d'autrefois  
en cette nuit tombante sur la ville  
Les sorcières quittent leurs terriers  
perchées sur des vilebrequins  
et traversent voracement  
notre grande perplexité

De hauts chars d'ombre garés  
aux maxillaires de grue  
délimitent des champs d'action  
Les doigts sous les ceinturons  
des hordes de furets en uniforme  
nous attendent aux coins des rues

Il y en a qui passent sans voir  
sans questions et sans réponses  
Ils se souviennent de ce qu'il y avait  
sous cette odeur L'ouïe leur fournit  
la clef de ce qui se lit  
Papoter oui changer jamais

Petite odeur si réelle  
de mort commise sous cape  
Vautours en toge dictant  
des sentences qui ressuscitent  
contre la loi la kermesse  
des fils de Torquemada

Ceux qu'on avait écartés  
reviennent suivis de miasmes  
On tourne vite la page  
Héron et coq se donnent la main  
Cognez donc ces exploités  
le Portugal se partage

XXXIX

*(janvier 81)*

On vient de porter en terre  
le vieux tortionnaire  
avec les honneurs militaires

Ses pairs l'entouraient  
impunément  
de mort menaçant  
ceux qui lorgnaient

Du crime fonctionnaire  
jusqu'au bout il aura profité  
de l'apathie connivente  
instituée

La toile tissée de honte  
et de stupeur empeste l'air

Vive la démocratie!

XL

La pluie écrit sur ses épaules  
ce qu'on ne peut récupérer

S'éteignent les lumières au ras du goudron mouillé  
On entend mieux les pneus dans l'invisible

De ceux qui reviennent muets des décombres fumants  
La hâte semble suspecte

La femme croise son châle sur la poitrine dans l'attente  
du destin pour elle seule prévisible  
à sa porte entendant avant de l'entendre Ils l'ont tué Ils l'ont tué

XLI

Soldat ou moi en uniforme  
toujours toujours aux côtés du peuple  
Le monde est plein comme un œuf  
Toi on t'a mis de côté

À tes bottes on voit et à ton regard absent  
que cela fait des jours que tu marches au hasard  
en proie à une vision floue

Tu habitais vers le sud ou vers le nord?  
Quels amis gardes-tu dans ton pays?  
Qui t'a volé ton arme? Pas même la mort  
n'aura voulu de toi Tu viens de loin soldat  
et tu ne sais même plus d'où

Courte est la vie et la mémoire

Personne ici ne répond  
à rien sur la lutte que tu as vaincue  
Nul ne t'offrira du pain en guise de solde

Toujours toujours aux côtés du peuple  
ta gloire  
ta condamnation

XLII

Après la fête alors Si la fête  
est cette convergence et cette déflagration  
d'espoir épars un an ou toute la vie durant

Après la fête quand plus rien ne reste  
sinon souvenir odeur une éclosion  
se dissipant quelque part et une voix rauque  
insistant vainement à l'intérieur de l'absence

Des bouffées de rien soufflent mollement  
désintégrant l'amour et la résistance  
qu'à leur dessein aveugle des aveugles plient

XLIII

Hélas pour celui qui a appris  
à ne vouloir que quand on veut  
et à ne pas savoir dire j'ai vaincu si l'on n'a pas vaincu

L'enfer des autres est le sien  
Il n'y aurait de ciel que s'il appartenait à tous

Vivre est faire de ce que l'on n'est pas  
naître à chaque instant la mort de ce que l'on a été

Et sinon c'est fini

XLIV

Ô douce paix intérieure absurde  
pour ceux qui arrivèrent depuis peu  
ton fertile être là bourgeonnant de sources possibles  
ne venait pas de quelque recoin inviolé de l'âme  
mais de la forêt inviolée  
qui tout autour la pénètre  
et nous ouvrait sans projet à son image

À présent seule la mémoire  
ou l'arôme passager de rose sauvage  
ce qui nous cerne et nous pénètre est la demeure



sans surprise cet autre calme  
d'un temps dépourvu d'impossibles  
où il n'y a qu'un aller sans qu'il y ait un là-bas  
car sourde est l'âme à la paix de soi avec soi

#### XLV

Puissé-je séparer ce qui est et ce qui est là  
parvenir à distinguer la ligne fuyante qui les sépare  
Être n'est rien sinon comment on va  
mais il faut qu'un autre encore soit au-delà  
au cœur même de celui que l'on habite

Vouloir ou ne pas vouloir c'est moi qui le décide  
ou qui crois décider à la lumière de ce que je croise  
Nul n'échappe au choix qu'il sache ou non qu'il a choisi  
J'ai choisi et ne rejette pas mes choix Mais c'est autre chose  
que d'être moi tout entier dans ce que j'ai choisi

À chaque espace déjà sensible de ce qui est  
là où s'affrontent nos routes discordantes  
mille autres s'insinuent dans l'obscurité indéchiffrable mais frémissante  
d'affinités qui susurrent

#### XLVI

Te comprendre est savoir l'autre côté  
et de ton côté tu peux me voir ici  
là où j'ai été et je serai entier et amputé  
car en vain je lis ce qu'il y a en toi aussi

Une griffe occulte nous maintient séparés  
Ce là où nous sommes nous agresse et l'aiguise  
Si le temps était autre tout nous aurait liés  
celui que nous vivons au contraire nous divise

Découvrir sur ton visage tes autres faces  
est-ce un privilège du sentir? une faiblesse?

Seule la lutte de classes  
nous armera peut-être de cette pureté

#### XLVII

Ne dis pas pour toujours Dis  
maintenant  
ou tout à l'heure

Seule la surprise t'attend

On regarde étrangement  
ce que l'on a désiré

Celui qui part ne revient plus comme il était  
et tout le monde part tout en ne partant pas

## XLVIII

Combien de temps dureront-ils  
ces arbres qui se dessèchent  
disant adieu de leurs rares feuilles?

Celui qui passe et les voit  
se dit qu'ils donneront du bois  
pour réchauffer les siens

## XLIX

Quand on n'avait pas encore usé le bleu des baies sur les affiches  
de tourisme et le mot étranger vivait en son parfum pénétrant  
de fruit défendu  
et l'idée de partir gardait ce frisson d'émeute vécue de l'intérieur  
impossible à raconter comme tout ce qui fait intensément envie et se maintient  
partant indéfini

quand le monde était beaucoup plus grand ou plus petit et chacun de nous le centre  
d'aventures mourant dans l'amour gratuit de l'imagination  
car rien en elles n'irait outre un pauvre rapprochement  
du plan en tant que plan rêverie cloche de verre  
d'autres couleurs et parlars d'autres arts du regard rivé sur d'immenses cabas  
de fleurs la traversée de villes plates et anciennes la main dans la main  
avec quelqu'un  
ce qui paraissait étrange ici étant là-bas l'obligation élémentaire même

quand il n'y avait que terre et mer de franchissable et à mi déplacement  
le mémorable moment lent et sérieux  
du rituel des passeports et les trains fumants qui restaient des heures aux frontières  
à attendre  
nul ne savait quoi pour la seule raison d'accroître ainsi la distance et le mystère  
et dans les lentes croisières de nocturnes fêtes se reflétaient sur de sereins océans  
toujours argentés  
et elle s'y trouvait fatalement plus l'irrésistible séduction qui lui venait de ce qu'on  
ignorait qui elle était  
sur le pont désert regardant les eaux toute vêtue de blanc et au clair de lune

quand on n'avait pas inventé la saison pleine et la saison creuse ni ce porte à porte  
qui transporte toute l'année durant des millions de retraités  
de pays en pays dans de confortables cages ambulantes afin qu'ils voient sans voir  
que les multinationales  
ont gommé toutes les différences

voyager commençait bien avant le voyage et fleurissait ensuite de par le miracle de  
l'imagination  
a posteriori Nous ne disions pas ah Rome quelle chiasse si encore c'était le Japon  
ou la Russie le Japon étant pour nous le «cil du monde» et non le lieu où l'on  
fabrique et on exporte tout  
au prix que l'on sait et même ce stylo avec lequel je pourrais écrire en ce moment  
et la Russie un bruissement de foules s'écrasant et balayant  
l'injustice du monde au rythme véloce que nous avons vu dans certains grands films  
du cinéma muet

Le Brésil et New York étaient des trucs d'atlas Ils ne faisaient pas non plus partie de  
notre monde réel

Nous allions ceux qui pouvaient se le permettre à Madrid à Paris ou à Londres  
peut-être  
Au retour les amis se réunissaient pour nous voir aux portes des musées sur  
des places des ponts  
les photos étaient si mal prises que plus tard elles devaient nous faire rire  
mais de tendresse Et cela suffisait bien à notre faim de partir  
et d'autres horizons  
et de changer la suffocante mesquinerie  
des nationaux torts et tares innés seront trop tard redressés ou même jamais

Tout était si loin et tellement je voudrais tant y aller tout simplement...

L

Un train passant au loin dans la campagne  
avant il découpait le paysage en deux  
et soulignait tantôt la bonne tantôt la mauvaise  
solitude d'être où l'on était

C'était lui qui réveillait lentement  
de la distance la saveur et le poids énorme  
Aujourd'hui ce n'est qu'un bruit de trop qui vint  
et s'en va sans que rien en rien ne change

Dans ce changement où en soi-même il se devance  
le mystère il a perdu qu'il transportait

LI

Parmi ce tant que l'on oublie  
de temps en temps  
emblématiquement  
en une transparence de fin d'aube  
ou de commencement du monde  
un poulain m'apparaît fonçant contre le fond  
presque nocturne martelant de ses sabots  
le silence et le sol de l'aire  
allant et venant  
retournant  
ou soudain s'arrêtant  
caracolant  
les pattes en l'air  
entre des voiles de poussière  
où la mémoire le cèle

Nous descendions en sifflant  
par la route  
en direction de la mer

## LII

En temps voulu et en marge  
on déclare  
que le soussigné  
en évoquant  
nostalriquement ce qui fut un jour ou ce qui n'a point été sinon en rêve

ne le regrette pas      Tout n'est qu'une crainte  
qu'à l'avenir entre des mains rapaces préparé  
puisse manquer l'air pur et l'eau très claire  
dans le paysage

Celui qui avance n'est pas captif du passé  
Mais que le rire d'un enfant ouvre la marche

## LIII

Il n'y a pas de moments banals  
Banals sont les personnes qui les nomment  
ainsi

À tout moment un prodige guette  
sous ce qui jamais ne fut  
ni ne sera jamais  
à nouveau

Le prodige d'être  
ici maintenant à cette très brève minute

Le prodige de croquer un fruit

Le prodige de te voir de te toucher  
sans savoir si cette volupté dont les doigts s'enflamment  
est de réellement t'avoir ou de seulement t'imaginer

## LV

Voici qu'aujourd'hui un Rembrandt coule dans mes veines

Mais c'en est un qu'il n'a jamais peint  
aux sables sombres et mordorés  
aux vieux brocards et aux pourpres  
dans la pénombreuse clarté  
où résiste bâillonné  
ce qu'on rêve et ce qu'on a rêvé

bâillonné bâillonnant  
ce qui fut et ce qui est dans l'écœurante impunité  
de faire semblant d'exister

Bijou de fange poisseuse  
longuement travaillée  
dans son opacité ambiguë

Noir déversé dans entonnoir et blanc suspect  
sang velouté gouttant et se figeant  
sectionné d'éclats subits

Bijou où tout est attristant  
aux vagues étoiles clignotant  
mais tout est gai en ses aubes lunaires  
perforantes  
aux croûtes de bitume  
sous lesquelles des fils de soleil dégagés du spectre rayent  
des scintillations de saphir ou glauques  
baveuses

## LV

Le jaune du soleil sur les blés  
Le parler clair de ceux qui vont faucher  
La cendre froide dans la cheminée  
Un drap blanc et un corps d'un fruit flanqué

L'odeur du cèdre qu'on vient de couper  
Le bruissement du lézard affolé  
qui rampant sur une marche ensablée  
chauffe la peau d'un sommeil imprimée

La dune d'une hanche qui a voyagé  
dont demeure invisible le halo voilé  
Un tendre rire sans raison inespéré  
L'eau très fraîche dans la gorge assoiffée

## LVI

Tout l'après-midi du jazz      Et que m'importe d'imaginer  
que j'écoute sans penser à rien?

C'est bien ce truc d'écouter et laisser courir

Mais entre ce qui me plaît et ce qui me déplaît  
tant guettent d'autres ponts possibles  
des doigts de son dont je ne veux pas et l'architecte  
malheureux de voir à peine ce que je bâtis là

Une trompette soudain en débandade  
traçant dans l'air des volutes convulsées  
me découvre et par télépathie  
débobine mon projet

## LVII

Elle chante agrippant sensuellement son microphone  
une espèce de manifeste  
«Il doit y avoir là des millions de personnes»

Elle chante et déverse un soleil noir aux dents très blanches  
en remuant les hanches et le cône  
que ses cuisses ouvrent et ferment par cahots  
de protestation

Du nombril à la gorge la caméra glisse lentement  
collée à sa voix tantôt stridente  
tantôt voilée électrisant la batterie et le piano jusqu'au spasme d'un amour

spirituel en prière  
de luxure et fureur

Tu chantes et splendide tu endors  
cela même que tu proclames

## LVIII

Bijou discret  
que l'on ne porte point

fait pour être longuement imaginé  
au seul toucher  
en son éclat  
secret

en ses gradations toujours nouvelles  
qui parent  
des chagrins muets

et les dévêtent en les vêtant  
sous de nocturnes eaux  
au gré de l'insolence timorée  
qui déchire

avec une lubrique lenteur  
de douleur

## LIX

Sonnent les heures au loin dans un village  
que la ville a encerclé  
la pleine lune n'est plus dans ces parages  
mais toujours pas d'électricité

Tout autour la campagne fait défaut  
ainsi que l'air lavé et la distance  
Seul le temps prématuré s'y attarde trop  
cette allure étant le fruit de sa substance

Le jour il est peuplé par des lambeaux  
les autres loques dès l'aurore prolongée  
s'écoulent par rigoles et caniveaux  
dans l'espoir vain de ne pas y retourner

La nuit déchue de fenêtres et d'escaliers  
fatigue pelotée broyant du noir  
naîtront les dernières bonnes à engager  
et des gamines qui vont faire le trottoir

Le sol c'est du caillou de la terre glaise  
qui ne saurait donner du pain    donner du vin  
De plus en plus d'autos y circulent à leur aise  
pour écourter le chemin

LX

À peine voit-on les immeubles  
en face        Le brouillard descend  
dense et chez les gens  
s'empire le tant pis

ou d'autres expressions du genre  
de ce malade renoncement  
s'inclinant devant la voix de son maître  
Faut pas péter plus haut que son cul

Il y a ceux qui prêchent dans le désert  
combattant cette mesquinerie qu'ils nient  
chaque fois plus loin de ce qu'ils prêchent  
mais s'imaginant tout près

Ou qui le disent tout simplement  
pour éviter que s'accroisse  
l'étendue de ce désastre  
en cachant ses tristes suites

Le mal est dans la racine  
Cette brume qui grossit vient du dedans  
Nous sommes la fin d'un temps qui pourrit  
Nous sommes le Portugal également

LXI

Pays aux carreaux cassés  
à l'herbe rampant sur des murs en ruine  
Pays livré à sa destinée  
privé de ses yeux et de ses ouïes

Pays vorace dévorant le déjeuner  
incapable de sourire riant ou pleurant trop  
Pays le corps ouvert à ce qui vient après  
Pays de reptation entre l'os et la peau

Sautillant en arrière et en avant  
le gros pouce glissé sous le gilet béant  
des fusées, des processions et quelques verres de blanc  
Pays de petitesse au regard complaisant

Pays indifférent à qui offre sa vie  
Fourmillant de héros s'il n'y a pas de danger  
Pays de vieux pestant contre ce qui est hardi  
préférant faire main basse tolérant tout méfait

Pays de gens qui font comme ils voient faire  
qui veulent tout et rien car ils supportent tout  
Pays du je m'en fous au nom du père  
Et que ceux à venir ferment bien la porte

## LXII

Jeune homme au rire ardent  
et à la voix irrévérente  
fauve provocation

Jeune-explosion  
tutoyant sans façon  
la Révolution

dans vingt ans que diras-tu?

Comment seras-tu  
et qu'y aura-t-il  
alors?

## LXIII

*(pour un remords collectif)*

Portrait de face et de profil  
sous les fouets de lumière blanche des tourments  
bien des années avant ou juste quelques mois  
l'irruption d'avril dans le calendrier  
Nom État civil Profession Âge  
Taille Race et Nationalité  
Domicile  
si on l'avait déjà dans les fichiers  
Valeurs appréhendées Documents  
faux ou vrais  
Quand et où avez-vous été détenu et combien de fois  
pour avoir défendu la liberté  
pour avoir voulu l'indépendance totale  
du pays et l'égalité en droit  
de tous les portugais  
pour avoir résisté et lutté  
pour avoir organisé et organiser encore  
la rage des humiliés



Puni pour avoir crié  
Puni pour avoir tu  
Puni pour avoir chanté  
Puni pour avoir refusé  
de signer ce qu'il n'a pas dit      Transfert  
de prison en prison Récidive  
Et quant au reste  
silence Rien sur ce qu'il a souffert  
debout dans des trappes  
grinçant des dents et à la merci  
de monstres professionnels  
Écrit en grosses lettres «Décédé»  
mais pas un mot disant comment ni pourquoi

#### LXIV

La forêt omniprésente  
gît calcinée  
sur de fumantes collines kitsch

#### Parages inconnus

Au long des rives  
des fleuves morts et sur les mers  
de glace molle et ardente  
des millions de doigts tâtonnant  
traversent des poussières nucléaires  
obstinément en quête  
de pâles mirages  
dans la forêt absente

#### LXV

Nous vivons de mythes dans des mythes pour des mythes  
Nous ne connaissons presque rien et encore moins les gens  
que nous n'avons jamais vus ni ne pourrons jamais voir  
collés à des profils que nous seuls leur avons inventés

Nous voyons plutôt des pions que les uns et les autres jouons  
sur des échiquiers si parfaitement pareils à la vie qu'ils imitent  
que jamais nous ne distinguons ce qui est de ce qui paraît  
dans ce qu'en elles nous forgeons d'absurde et de conflits

Pouvoir tout recommencer autre part sous un autre soleil!  
Inventer un autre mal et un autre bien!  
Faire le tour du phare  
mais en le changeant aussi!

## LXVI

Immobilis images bistres  
parlant de soi avec soi  
telles un rêve de fusils  
parmi les blés

Sentinelles du néant  
gardant de lointaines aisances  
comme des fenêtres aveugles  
brûlant d'insécurité

Recouvertes d'un manteau  
Qui les chiffonne et dépeigne  
Nul pleur ne bruit en dessous  
– est-ce donc la rage qui germe?

## LXVII

Allumer le feu quand fait chaud dehors  
ces vieux murs distillant presque  
la moiteur dont meurt la rage  
de créer le soleil là où il est absent  
cela m'invente cette vague complaisance  
de qui suppose avoir simplement oublié  
l'heure d'embarquement tout en sachant  
pertinemment qu'il n'est plus question  
de voyager Un vouloir taire la conscience  
de ne plus y arriver

## LXVIII

Que l'on tienne pour révolue  
d'une quête si ancienne la vaine dévotion

Cette quête devenue malade m'asservit  
à une recherche aveugle tâtonnant  
la surface très obscure et lisse  
sous laquelle quelque chose enchaîné  
perce et grince

Ce quelque chose est partout Mais ne saurait le voir  
celui dévoré par le vice de cette obstination

## LXIX

Aujourd'hui il y a d'autres réponses elles-mêmes questionnant  
dans de nouvelles galaxies de messages  
où nous débarquons

Elles naissent au dedans des images  
électroniquement projetées

sur la plateforme de rupture et lancement  
en laquelle nous nous sommes transformés

Toutes les îles lointaines sont explorées  
Que faire de mots comme lune et vent?

Force nous est d'entendre le parler de ce temps  
où le mystère est devenu quantifiable  
et s'évanouit l'enchantement  
de quand il y avait l'impensable

LXX

Quand je m'en avisai il était toujours trop tard  
Mon domaine il s'en fallut de peu de loin ou à deux doigts  
Audacieux découvreur du découvert  
Pompier arrivant quand la maison ne brûle plus

J'ai tant été ébloui par les constructions d'autrui  
que parfois je me crus leur inventeur  
Ma vie n'aura été qu'un réveil rêveur  
sonnant pour des trains déjà partis

LXXI

Quelqu'un meurt  
tandis que j'allume ma pipe  
je sucre mon café je regarde qui passe

Quelqu'un que je n'ai jamais vu  
dont j'ignore où il a vécu  
et pourtant anonyme il dérange  
la paix qui entraîne l'aiguille isochrone sur le cadran  
et trace nos rives

Ami ou ennemi frère dans le temps  
de moi-même il emporte quelque chose et le met en lambeaux

Elle est plus pauvre et plus lente  
l'ardeur des jours et des années

Tu reviens aux limbes à présent  
de tous les possibles impossibles qui sont aussi les miens

en cet obscur réseau de messages  
où parmi de muettes images nous naviguons

## LXXII

*(«La vie est une île ici et maintenant dans un monde mourant»  
Norbert Wiener)*

Une aurore où hennissent des poulains  
Une prairie faite d'échos de hallali  
Et moi marchant à la recherche des autres  
qui ne sont plus où ils étaient ou bien c'est moi qui suis perdu

Tout s'écoule gluant vers une mer sans retour  
Des îles se déplacent entre ce que je pense et ce que je sens  
Distances sans couleur que je mesure inutilement  
avec des unités forgées pour un monde qui n'a plus cours

S'ébranle cette enclave que l'on appelle vie  
Je suis un vain témoin avant le jugement  
où plaçait son espoir qui ne voit d'autre issue  
mais il n'aura pas lieu car il n'y a plus le temps

Nul vouloir nul pouvoir n'égale cette avalanche  
Devant elle le mur s'écroulera  
Mais entretemps que vaille la peine ce qui ne vaut rien  
Je cherche encore les miens par l'errance et l'erreur

## LXIII

*(1er juillet 81: mort de Carlos de Oliveira)*

C'est aujourd'hui le premier jour  
où le monde existe sans toi

Je m'efforce de percer le sens de ceci

Mais on ne pense pas ce que l'on pleure  
Je m'étonne, oh ça oui, que cette ville pour moi vide  
soit aux yeux des autres comme je l'ai toujours vue

Que peut-il y avoir à présent?  
Quel mirage trompeur?  
Tu n'es pas parti en voyage  
Ton absence n'est pas un entracte

Peu à peu se dissipe ce pourquoi j'existe  
Et plus jamais sans toi non plus  
je ne saurai même le réinventer

## LXXIV

Laissez-moi élargir prolonger exagérer la promenade  
bel et bien une promenade mais on peut l'appeler marche  
Avec le sel de la marée dans les cheveux loin de la route  
il suffit de continuer continuer continuer

Comme la vague s'épanche avant de regagner le tourbillon premier  
comme on inspire tout l'air disponible avant d'être à bout de souffle

lançons ce chant à la Terre entière sans chanter  
rien qu'en marchant plus en avant l'âme totalement déployée

bobinant, cassant ou traînant tout ce qui nous a toujours liés et nous lie encore  
enjambant l'un après l'autre le fossé des frontières  
emmenant chaque fois plus de marcheurs toujours plus en avant au delà du feu qui  
s'allume  
en cette rage transparente qui niche ou devrait nicher dans l'euphorie des drapeaux

### LXXV

Cela fait des milliers d'année que péniblement je traverse  
ces épaisses pelotes de fumée qui séparent  
les mots des mots

C'est comme voyager dans un tunnel en tâtonnant  
la ténèbre chargée d'étonnement et de mains nues  
pourchasser aveuglément de gros rats dans les boyaux  
du propre entendement

Poursuivre ne tient pas du courage mais du destin

Enfant toi seul laboures  
ce sol de perpétuelle souffrance  
clandestine  
et y ouvres des ravines qui préparent  
d'étroits passages qui seront aussi les tiens

### LXXVI

Tu es définitivement si fatigué  
et il est si inutile ou même ridicule de le dire

Qu'importe comment tu vas? Partout  
la vie continue et tant mieux si elle continue indifférente au fait que tu sois fatigué  
ou pas

À quoi sert qui ne sert plus? Et à quoi bon le savoir?

### LXXVII

Sur un banc de jardin au soleil  
d'hiver entre pigeons et enfants

Il se voyait là immobile et oublié  
de tous ceux qu'il avait aussi oubliés

Mais il n'y avait ni banc ni jardin ni soleil  
ni pigeons ni enfants

## LXXVIII

Les choses sont ainsi faites

Les brics et les brocs  
nous les avons encore et toujours portés sur le dos

Toutefois nous l'avons senti tardivement  
et c'est alors que surpris nous déchiffrons  
des mystères dont nous avons ri auparavant

## LXXIX

Ce qui dort en moi  
est si gros et si petit

N'importe qui le fait mais quelqu'un doit le faire

Il suffit d'une main experte et assurée  
pour tendre les fils sur le métier  
et remplir humblement le vide  
en nous-mêmes sans cesser de tisser

Tâche infime et énorme  
celle que la vie exige

Mais qu'est-ce donc que la vie à côté de ça?

## LXXX

Quand la terre touche à sa fin  
qu'aucune mer ne commence  
et seul Phébus repose sur l'océan  
les murs de l'oubli commencent à grimper

La toile se déchire  
de voiles jadis gonflées que le temps a usées  
et dans notre mémoire qui chavire  
grinent les poutres de la charpente effondrée

Mais tout se passe si lentement inaperçu  
que l'on ignore si même ce que l'on sent  
témoigne de soi ou ment

## LXXXI

Il est curieux de voir  
comment les mains flétrissent  
et les doigts se déforment  
les yeux scintillent moins  
mille rides les contournent  
les épaules se conforment

et l'oreille se fait dure  
le pas jadis si sûr  
devient lourd et traînant  
comme celui d'un zombie  
l'intérêt s'évanouit  
ce qu'on ouït on l'oublie  
on n'a plus d'appétit  
le sourire détaché  
ironique remercie  
ce Tu n'as pas changé

## LXXXII

Visage comme je les hais  
aperçu dans la glace  
des sillons sans issue sur la face  
dont l'image mirée me froisse

Structure terne et opaque  
de grilles déjà fermées  
et moi derrière captif du lointain

Yeux de refus net ou d'amertume  
lèvres de lubrique ou de vieillard  
figure aux traits flasques

Ô barque presque immergée  
sans feu ni fanal  
sur le pont

le temps t'a infligé  
cette tenue agressive et molle  
ton portrait de face et de biais

Qui pourrait croire que tu fus autre?  
Qui pourrait croire que tu n'es pas ainsi?

## LXXXIII

Ô séduction des destins ignorés  
poursuivant dans la ténèbre  
de vagues indices d'aube

Sourde lutte de l'autre côté des fenêtres  
fermées par l'aveugle  
médiocrité dominante

Souterraines racines ajournées  
de ce qui manque  
tuées par notre indifférence avant  
qu'on n'en prenne connaissance

#### LXXXIV

Vers quels parages autres où l'on respire à peine  
vers quels déserts létaux aux arbres avares de branches  
vers quelles folles saisons où l'absurde nous cantonne  
avançons-nous les yeux fermés?

#### LXXXV

Qui sait que tu es là parmi des cèdres altiers  
en train de distiller l'amertume de tout?

La route est loin car lointain est celui qui passe  
à ta recherche sans savoir que ce qu'il espère  
de toi se meurt depuis longtemps  
et gît ici

#### LXXXVI

Alors il a commencé à sommeiller  
partout où il allait

Le lit était le refuge qu'il cherchait  
non pour dormir ni pour aimer

Lucide et triste il s'adaptait  
à la position des temps qui viendraient

Il est prêt ce type, disait-on  
Et c'était vrai

#### LXXXVII

Qu'importe  
la date de naissance  
ou celle d'aujourd'hui?

Notre âge est celui du monde  
Et le sien le nôtre

Au loin lentement une charrette  
emporte les morts vers les confins  
du temps

Et lui là où il est  
recommence à toute heure



## LXXXVIII

Savoir voir depuis les coulisses  
sa propre figure sur scène  
mesurant combien trompe la si sereine  
attitude que l'on donne à voir aux spectateurs

c'est déjà pas mal            Mais importe  
bien plus la voix muette  
de soi pour soi en paix analysant  
ce qui va s'épuisant au dedans

sans alarme observant la lente fermeture de la porte  
et tout ce qui pendant ce temps se passe déjà de nous

## LXXXIX

Il y a un air de prodige quelques minutes avant le couchant  
Tout s'impose sereinement dans sa propre netteté  
Des choses au moins une fois paraît la vérité  
Nulle ombre n'entoure quoi de ce soit aucunement

On n'en perd pas une miette    Peu de chose nous semble alors immense  
Assis seuls couverts de silence nous fixons d'un regard sérieux  
ce qui sous nos yeux se rassemble de tant d'années gens et lieux  
en une présence occulte et muette là où la vraie solitude commence

## XC

Quiconque viendra  
occuper cet espace  
même sachant déjà  
la fatigue et la douleur  
du vide dont je suis passeur

Quiconque viendra et verra  
encore ce que je vois à présent  
lui supposant d'autres lumières et teintes  
qui peu à peu iront en s'effaçant

Quiconque viendra et entendra  
ce que j'ai dit et dis encore  
raison pourquoi je vis et je choisis  
de tout traiter sans trompeuse fantaisie

quiconque viendra alors puisse-t-il se rappeler  
que malgré l'étrange condition le triste sort  
jamais la lutte ne cesse de recommencer  
ici où je l'ai laissée  
ou laisserai  
car on lutte aussi en dénonçant de vieux vices qui perdurent en nous

L'homme change les temps les volontés

Et si je ne chante que pures vérités  
et leur noirceur m'ulcère cependant  
la vérité c'est que je ne refuse point  
l'idée qu'un jour d'autres mains puisse naître  
ce dont toute ma vie aura été une quête  
ce que jamais je n'ai pu rencontrer  
sinon dans les rêves sans armature  
qui mentent autant qu'ils durent

XCI

Coquille qui se clôt doucement  
de brume seule encerclée

Silhouettes et voix reculant  
dans un lieu déjà étranger

Le comment ou le quand  
égal à rien

Coquille presque close  
en train de sombrer  
dans le silence et la mer  
dont elle est née